

THEO CLARE
(MO HAYDER)

**LE
LIVRE
DU
DÉSERT**

*Traduit de l'anglais
par Anne-Sylvie Homassel*

Les Presses de la Cité 

Publié au Royaume-Uni sous le titre original *THE BOOK OF SAND* par Century, une marque de Penguin Random House UK, en 2022.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les Presses de la Cité, un département Place des Éditeurs
92, avenue de France 75013 Paris

© The Literary Estate of Theo Clare, 2022. Tous droits réservés.
© carte : Daryl Bennett, 2022
© Presses de la Cité, 2022, pour la traduction française.

ISBN 978-2-258-20013-5
Dépôt légal : mai 2022

Presses de la Cité	un département place des éditeurs
	place des éditeurs

*Ce livre, tout comme le cycle qu'il inaugure,
est dédié à tous ceux dont la vie a été affectée
par une maladie neurodégénérative*

« Je sais que je suis immortel... »

Walt WHITMAN,
Chanson de moi-même, 20

PREMIÈRE PARTIE

LA FAMILLE



1

Le voici, aux confins d'un désert immémorial, simple élément d'une file d'êtres humains qui traverse les dunes en silence. La chaleur, ardente, fait vibrer l'air, bien que la journée soit presque finie et que le soleil rejoigne l'horizon. Parfois, Spider ne se rappelle que ce lieu. Sa peau est encroûtée de sueur, sa langue enflée, ses pieds lui font mal mais il poursuit sa lente marche : la nuit approche, il n'a pas le choix.

La famille compte onze membres au total. Un assemblage disparate, qui va de la fillette de 5 ans au géant grisonnant de soixante ans son aîné. Certains sont valides et d'autres moins. Spider le sait : au sein du groupe, il est celui qui offre le spectacle le plus étrange. Quoiqu'il mesure près de 2 mètres et soit aussi élancé, aussi vigoureux qu'un jeune chêne, son accoutrement fait de lui un être à part. Il porte de gros godillots de toile, des lunettes d'aviateur et une robe de femme en lambeaux, que la brise légère fait voler paresseusement sur ses jambes hâlées. Il conduit l'unique chamelle de la famille, lourdement chargée. La bête est aussi découragée que ses compagnons humains. Morose, épuisée, elle traîne la patte et ses bosses sont tristement affaissées.

Amasha marche près de Spider. La silhouette ronde et ramassée, elle se déplace comme le vaisseau amiral d'une flotte royale dont les voiles frémissaient autour de son visage. Il n'y a dans son expression aucune hâte, aucune trace de cette crainte qui tenaille le reste de la famille.

Spider lance un regard par-dessus son épaule pour voir si les autres suivent. La petite fille blonde qui, ces deux dernières heures, a cheminé bravement à côté de la chamelle sanglote à présent sous l'effet de la peur.

— Hé, marmonne-t-il en se penchant vers Amasha. Tu as vu ?

Amasha ne se retourne pas, gardant les yeux rivés sur l'horizon.

— Bien sûr. Elle est inquiète, mais nous ne pouvons pas nous arrêter.

— Elle pleure.

— Je sais, je sais. Mais si nous voulons préserver la famille nous ne pouvons pas nous arrêter. Il faut qu'elle suive. Nous devons rentrer, elle le sait. Ne fais pas attention à elle, elle va se calmer.

Spider enroule d'un tour de plus autour de son poing la longe de la chamelle et se penche en avant, concentrant toutes ses forces sur la marche. La fatigue lui pique les yeux mais il poursuit son chemin, pas à pas, conscient des zones de son cou que le soleil a brûlées ces derniers jours, du frottement de ses pieds sur les semelles dont le cuir est devenu trop mince. Il ne lève pas le regard sur ce qui l'entoure, les immenses et monotones étendues de sable à quarante clics à la ronde, les villes lointaines et les constructions de métal, de vastes tours coniques parfois hautes et larges d'une centaine de mètres. Maintenant que le soleil se couche, elles projettent sur le sol des ombres aussi colossales que des montagnes ébouloées.

La petite fille pleure de plus en plus fort. Spider fait halte et la chamelle, obéissante, l'imité. Il se faufile sous le cou de la bête et se baisse pour prendre l'enfant dans ses bras, mais, avant même qu'il puisse l'installer sur ses épaules, Noor, qui mène la troupe, se retourne.

C'est un grand jeune homme de 27 ou 28 ans, vêtu d'un kurta traditionnel couleur d'or pâli. Les cheveux raides et bien peignés, il a le nez aquilin et se tient très droit ; il émane de lui une gravité sacerdotale. Les yeux plissés, il dévisage Spider

puis secoue la tête, discrètement mais sans équivoque : on ne désobéit pas à Amasha.

Spider s'accroupit près de la petite fille, qui pleure à présent à chaudes larmes.

— Écoute, il faut que tu continues encore un peu ; il fait presque nuit. Tu pourras te reposer bientôt mais pour le moment il faut marcher. D'accord ?

— Je veux pas marcher. J'ai peur.

— Je sais. Je sais que tu ne veux pas marcher, je sais que tu t'es donné beaucoup de mal toute la journée et que tu es claquée, morte de fatigue, mais il faut que tu continues. Dis-toi que c'est un concours : toi, Cairo et Mahmoud. Qui arrivera le premier à la maison ?

La fillette se frotte les yeux et sa lèvre inférieure se retrousse, boudeuse, tandis qu'elle lance un regard aux deux garçons qui ferment la marche.

— Si je gagne, j'aurai des crêpes en plus ?

— Ça peut s'arranger.

Elle pousse un long soupir, frappe le sable de ses sandales ouvertes.

— D'accord. Peut-être.

Alors ils se remettent en marche, Spider baissant les yeux face au soleil couchant et tirant sur la longe de la chamelle.

Ça recommence lorsque McKenzie entame son avant-dernière année de lycée.

Elle se réveille à 3 heures du matin. Inutile de regarder la pendule : à travers le velux la position des étoiles la renseigne. Couchée sur le dos, elle scrute la voûte céleste en battant des paupières, essayant de comprendre ce qui l'a réveillée. Elle a la chair de poule comme si elle sortait tout juste d'un cauchemar.

Elle inspire profondément, jusqu'au bas de sa cage thoracique. Sa mère le répète sans cesse : rien ne vous calme comme la respiration yogique. La chambre paraît normale, tout est

à la bonne place : les affiches du désert sont toujours punaisées au mur, les velux grands ouverts, même s'il gèle dehors. Elle faufile une main sous les draps, à la recherche de Doudou Lapin.

Elle l'a eu toute petite et c'est peut-être son meilleur ami après India, à qui elle confie tous ses secrets. Il est là, tiède contre son ventre. Elle le touche mais ne sent pas son velours duveteux. Ni ses longues oreilles. Rien qu'une peau brûlante et écailleuse.

Elle pousse un petit cri et Doudou Lapin remue, se tortille, compact et musculeux. Quelque chose lui racle l'abdomen et McKenzie arrache les couvertures, bondit hors du lit et atterrit en position accroupie sur le plancher, le cœur battant, les bras tendus devant elle. La couverture bouge, ondule. À quatre pattes, McKenzie recule. Parvenue au pied du mur elle se redresse en tremblant et se rue vers l'interrupteur pour allumer.

La couverture se soulève ; une tête en jaillit. On dirait un lézard, mais un lézard comme McKenzie n'en a jamais vu. Il a une couleur fauve et une collerette à cornes, comme un dinosaure. Il cligne des yeux avant de s'enfouir à nouveau sous les draps, luttant avec eux jusqu'à ressortir de l'autre côté. Puis il se laisse tomber sur le plancher dans un bruit sourd et disparaît sous le sommier.

McKenzie ouvre en grand la porte de sa chambre et la claque derrière elle. Le cœur affolé, elle reste un instant sur le palier, puis descend l'escalier quatre à quatre.

— Maman ? gémit-elle une fois parvenue au deuxième étage, la gorge si serrée que les sons ont du mal à sortir. Maman ?

Elle descend encore d'un niveau, vers le premier, dont le long couloir est bordé, au ras du sol, de lumignons en forme de cœur. Ses frères occupent les deux chambres sur la gauche, dont les portes sont closes. À une distance qui lui paraît inaccessible se trouve celle des parents, également fermée, ce qui n'est pas dans leurs habitudes.

Avec toutes les précautions du monde elle remonte le couloir

sur la pointe des pieds, dépasse les chambres de ses frères. La salle de bains, à droite, est ouverte comme un trou béant, ne laissant voir qu'un triangle du miroir sur lequel empiète un peignoir, accroché au porte-serviettes.

McKenzie s'approche de la porte de la suite parentale jusqu'à la frôler. Elle lève la main pour frapper, ce qu'on fait quand on est bien élevé, puis se ravise.

— Maman ? chuchote-t-elle dans l'embrasure. Maman ? Papa ? Vous êtes réveillés ? Maman ? S'il te plaît !

Elle frissonne, pieds nus dans son pyjama trop fin. Est-ce qu'elle n'entendrait pas un bruit dans l'escalier, là ?

— Maman ! S'il te plaît !

De l'autre côté de la porte, elle imagine la chambre, vaste et réconfortante avec ses portraits de famille sur les murs : ses parents le jour de leur mariage, son grand-père, né à Shanghai et mort à Los Angeles l'an dernier – un sacré périple ! McKenzie a visité Shanghai, elle a tout vu : les restaurants chinois, les hôtels à célébrités, les rues interminables. Dans un coin de la pièce, il y a un canapé où sa mère prend souvent son petit déjeuner en lisant le *Washington Post*. Les rideaux sont bleus, imprimés de tulipes blanches, et quand ils sortent tout chauds du sèche-linge les pyjamas de son père sentent la tarte aux pommes ; son menton pique toujours le soir.

Autant de sensations de sécurité. McKenzie entrebâille la porte, son grincement lui donne des frissons. La pièce lui est si familière, dans le clair de lune bleuté que laissent entrer les fenêtres. Et le souffle tranquille, inspiration, expiration, des parents qui dorment.

— Papa ?

Une voix brusque résonne au fond de la pièce. Celle de son père.

— Kenz ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Dans l'immense lit, sa mère s'assoit.

— Kenz ? Ma chérie ? murmure-t-elle en se frottant les yeux, encore somnolente.

- Maman ?
— Qu'est-ce qui ne va pas, chérie ?
— Je... Je ne sais pas. C'est...
— Mon cœur, reprend son père d'une voix endormie.
Qu'est-ce que tu veux ?
— Maman, papa, il y a... Je crois qu'il y a quelque chose dans ma chambre. Il faut que vous montiez voir.

Le coucher du soleil. Spider déteste ça. Il ne supporte ni la manière dont le jour se distend comme un fruit pourrissant ni les effluves familiers qui en émanent, lorsque le sol paraît ouvrir ses colossales mâchoires. Ce qu'il abhorre par-dessus tout, c'est le fait qu'aucun membre de la famille ne veuille en parler, comme si évoquer la venue de la nuit, la nommer pouvait lui donner plus de pouvoir qu'elle n'en a déjà.

D'un geste, Noor leur fait presser le pas.

— Allez, on y va, hurle-t-il. Il ne nous reste plus beaucoup de temps.

Spider se courbe. Redoublant d'efforts, il traîne sur les sables la chamelle épuisée, la guidant entre les cactus qui pullulent dans la zone ; derrière lui les autres y mettent aussi du leur. Le pas plus ferme, le souffle plus lourd, le subtil crissement du sable sous les pieds. Tous veulent être rentrés avant la nuit.

À cinq cents mètres, la tour qui abrite la famille se dresse à la surface brumeuse du désert. Structure gigantesque, son emprise au sol est plus considérable que celle de la tour Eiffel, et elle dissimule aux regards une vaste portion du ciel, déjà obscurci à l'est. Les parois de métal sont infestées de rouille : le sable et les vents salés du désert y ont laissé leur marque. Pour les embellir, on a bien tenté de les peindre aux couleurs des fleurs de cactus, violet et rose pâle, mais le revêtement s'est écaillé dans l'atmosphère trop sèche et pend désormais par lambeaux, comme les croûtes se détachent de leurs plaies.

Spider a le teint bistre, mais sa peau peut encore brûler sous

le soleil sans pitié. Blond comme les blés, il a les yeux bleus de son père et souffre dans ce désert, les paupières continuellement plissées : la lumière du jour semble avoir trouvé là son tendon d'Achille et n'hésite pas à en profiter. On lui a souvent dit qu'il avait un visage de boxeur, qu'il paraissait toujours attendre le poing qui va s'abattre.

Les marcheurs n'échangent pas un mot. Une fois à la tour, Spider attache Chamelle à un poteau, près du mur d'enceinte, puis aide Noor à ôter les chaînes qui ferment le portail. Métaux rouillés qui s'entrechoquent : le son se réverbère sur les parois et fait se retourner la famille, qui inspecte anxieusement les étendues désertiques.

Spider écarte les battants, afin que chacun puisse entrer au plus vite. À bout de forces, les membres de la famille dodelinent du chef, lui accordant à peine un regard. Lorsque la plupart sont à l'abri, les deux garçons qui fermaient la marche, Mahmoud et Cairo – toujours dans l'affrontement, ces deux-là, toujours prêts à créer des difficultés – décident de griller la politesse à tout le monde.

Tita Lily ne les quitte pas des yeux. Lorsqu'ils s'avancent, elle pousse un petit cri, se désolant de leur mise, de l'absence de protection solaire ; ils n'ont pas de chapeau, s'inquiète-t-elle, ils s'exposent beaucoup trop. C'est une anxieuse, et elle ne laisse pas une seconde de répit aux garçons.

Voulant prouver qu'il est plus rapide que Mahmoud – tâche impossible puisque Mahmoud, quoique plus jeune, est plus grand et plus robuste –, Cairo dépasse Tita Lily qui progresse entre les cactus, la tête haute comme à son habitude. N'apercevant l'enfant qu'au dernier moment, elle ne peut l'éviter et le choc, violent, la projette contre un cactus. Le garçon s'arrête net, les mains tendues, le visage exprimant terreur et culpabilité.

— *Tang ina !* s'écrie-t-elle à terre. Mais ils sont fous, ces petits cons !

Amasha ressort de la tour. Comme Tita Lily ne se relève

pas, la troupe s'inquiète et rebrousse chemin. La malheureuse est étendue sur le sable, à plat ventre, tenant son chapeau blanc à la Grace Kelly plaqué sur sa chevelure sombre. Elle a perdu dans sa chute ses lunettes de soleil et un mince filet de sang se déploie le long de sa robe immaculée.

— Un cactus, constate Forlani en s'approchant d'elle à l'aide de ses béquilles.

Il s'accroupit tant bien que mal et lui conseille de ne pas bouger.

— Il t'a poussée dessus ?

— Oui. Il faut m'aider à remonter, murmure-t-elle.

Elk et Hugo, qui les ont rejoint, soulèvent Tita Lily sans aucune difficulté – elle est toute petite, maigre comme un clou – et la transportent dans la tour, escortés par Forlani, clopin-clopat. Il y a une traînée de sang sur le sable, constate Spider. Rouge sombre. Il préfère ne pas penser à l'odeur qui doit s'en dégager.

Il détache Chamelle et la fait entrer dans l'enceinte de la tour avant d'ajuster avec fracas les barres gigantesques à l'arrière du portail. Spider est l'un des membres les plus athlétiques de la famille, si bien que cette corvée lui échoit toujours. Dans le groupe, chacun s'est vu attribuer une tâche. Et chacun s'égaille à présent dans les profondeurs obscures de la tour pour s'y atteler.

Les plus âgés s'assurent que tout est bien fermé pendant que Splendour, la fillette blonde, retrouve les deux garçons, lesquels se sont déjà remis de leur accès de culpabilité. La petite équipe est chargée d'inspecter les réserves d'eau et d'allumer le générateur relié aux panneaux solaires. Madeira, dont les parents étaient fermiers, étudie son potager, un cigare calé derrière l'oreille. Elle soulève les bâches en plastique pour vérifier que le système d'irrigation n'a pas été endommagé et relève les températures indiquées par les thermomètres. Il lui faut aussi rendre visite aux animaux. Elle plonge la main dans les abreuvoirs, lance aux poules quelques poignées de grain, vide dans l'enclos des porcs quatre seaux d'épluchures.

Au centre de ce capharnaüm, la chamelle au pelage galeux patiente tandis que Spider la décharge de leur équipement de bivouac. Il transporte ensuite les sacs vers les casiers métalliques répartis autour des parois de la tour et les y range, avant de fermer le tout à l'aide de solides lanières. Il est en nage, a la bouche âcre à force d'avoir mangé du lapin séché – ce dont tous se nourrissent depuis deux jours.

Le lieu où vit la famille – la « Hutte » – pend trente mètres au-dessus de leur tête comme un énorme péricarpe qui aurait poussé seul, telle une calebasse, une tumeur aérienne. On y accède par une longue et grêle échelle en fer qui grimpe le long de son flanc jusqu'à l'immense cadenas, indistinct dans la pénombre grandissante, qui sécurise le sas d'entrée. Les deux hommes qui portaient Tita Lily l'ont déjà gravie : Hugo soutient Tita Lily tandis qu'Elk ouvre le cadenas. Quelques échelons plus bas Forlani les suit, tentant de se protéger des larmes de sang qui coulent de la robe blanche.

Spider ayant fermé les derniers casiers, il voit fleurir sur la paroi une lueur rouge. C'est le soleil couchant qui renvoie sur la tour un unique rayon, signe que la nuit est proche.

— On garde le rythme, s'écrie-t-il.

Sa voix résonne contre le métal.

— Plus que huit minutes.

Il y a urgence et la famille en est de plus en plus consciente. Les corvées sont effectuées dans la plus grande hâte. Splendour s'est remise à pleurer de fatigue et de peur. Cette fois, Spider ne peut rien pour elle. Amasha la guide, de même que ceux qui ne sont pas encore remontés vers le centre de l'enceinte. Il va falloir grimper les trente mètres d'échelle et les adultes font passer les enfants d'abord. Spider conduit Chamelle à sa cage et voit du coin de l'œil les petits escalader les échelons, perles multicolores sur un collier de fer dans la lueur rougeoyante du soir. Noor et Amasha assurent les arrières. Les mollets fins et musculeux de Noor transparaissent sous le tissu doré ; les mains chargées de bagues d'Amasha et le bindi collé à son front

scintillent. Elle relève sur ses cuisses son sari rose vif et le noue sur sa taille. Aucune vanité dans ce geste : il faut grimper vite. Les muscles de ses bras gras et trapus saillent sous l'effort ; la soie se mouchette de transpiration.

La lèvre fendue de Chamelle frémit. Épuisée, la pauvre bête est couverte de croûtes sombres ; ses yeux sont chassieux. Spider secoue la corde et tire doucement sur la longe.

— Viens, ma fille, viens, dit-il avec un clappement de fond de gorge.

Elle est grincheuse, Chamelle : il faut toujours la courtiser. Il la persuade de venir à lui sans tirer sur la longe. Il ne se résoudra pas à la laisser seule si elle n'a pas réintégré sa cage, qui est aussi son refuge. Spider l'a fabriquée avec une soudeuse à arc également bricolée par ses soins. La cage est surélevée de trente centimètres, ce qui est supposé en accroître la sécurité. Il faut aider Chamelle à monter la rampe.

Une fois dedans, Spider ôte la longe et masse le postérieur de l'animal. Ses bosses flasques lui pendent de part et d'autre de l'échine, ce qui pourrait sembler comique si ce n'était le signe d'une immense fatigue. Deux jours sans manger ni boire lui ont suffi pour parvenir à ce triste résultat. Chamelle fait vraiment son âge.

— Hé, murmure Spider en lui touchant la lèvre supérieure. Tu auras un gardien ce soir. Regarde !

Mettant à profit ses quelques heures de liberté, il a confectionné un écran qui recouvre la cage. Lui, comme toujours, passera la nuit à l'abri, dans les hauteurs de la Hutte. Et, même si les animaux de la famille survivent toujours aux nuits grises, ils sont témoins de spectacles sans doute effroyables, une pensée qui torture Spider. C'est pour atténuer les tourments de Chamelle qu'il a conçu cette bâche déroulante. Elle se fixe du premier coup et résiste aux tests que lui fait subir son inventeur.

Chamelle a soif. Tandis qu'elle retrouve ses repères, pivotant sur elle-même pour s'habituer à la forme nouvelle de

l'habitable, Spider attrape le seau en plastique et part en courant vers les citernes disposées le long de l'enceinte de la tour. Il ouvre le robinet et plonge le bout du tuyau au fond du récipient. L'expérience lui a enseigné qu'il faut exactement cent quatre-vingts secondes pour le remplir. En attendant, il évalue la situation. Ses mollets nus incrustés de sable, ses lèvres craquelées, douloureuses. Tita Lily blessée là-haut, un souci de plus sur une liste déjà trop longue. Et cette expédition de deux journées qui n'a rien donné de plus que les précédentes. *C'est la merde*, se dit-il. *Putain, c'est vraiment la merde.*

— Spider !

Il lève la tête. Trente mètres plus haut, l'énorme cadenas de la Hutte pend, encore ouvert. Amasha est perchée juste au-dessous, sur l'échelle, les jambes nues.

— Remonte vite ! hurle-t-elle en se retenant d'une main au bord du sas tandis que de l'autre elle lui fait signe, postillonnant une brume rose dans les derniers rayons du soleil. Arrête avec Chamelle ! Remonte !

— Il faut qu'elle boive !

Il ferme le robinet et empoigne les deux anses du seau.

— Arrête, je te dis ! Elle peut rester des semaines sans boire !

Il pourrait lâcher le récipient et l'écouter : non, pas question de laisser Chamelle une nuit sans boire. Il s'élance sur le sable.

— Spider ! Plus qu'une minute !

Sans perdre patience, il monte la rampe avec son fardeau et rassemble ses dernières forces pour le hisser jusqu'aux crochets fixés à un barreau de la cage, à la hauteur de Chamelle. Elle y plonge la tête et Spider s'attarde cinq secondes de plus pour lui gratter le front, puis claque la porte et se précipite vers l'échelle, qui gémit sous son poids. Amasha l'attend au bord du sas, les bras tendus. Jamais elle ne laisserait un membre de la famille dehors après le coucher du soleil : plutôt mourir !

Spider entre dans la Hutte au moment exact où le dernier rayon s'éteint sur le flanc de la tour. Amasha le tire à l'intérieur et referme le cadenas tandis qu'il halète, couché sur le dos.

— Ne me refais jamais ça, Spider. Je ne veux même pas penser à ce qui pourrait t'arriver si tu restais en bas. Le souvenir de Nergüi me hante toujours.

— Personne ici n'a envie de penser à ça, la réconforte-t-il entre deux souffles. Personne, Amasha.

Sous les toits, la chambre est telle que McKenzie l'a laissée : les couvertures en boule au pied du lit, l'oreiller par terre.

Selena Strathie, sa mère, est prise de frissons.

— Mon cœur, tu pourrais fermer tes fenêtres de temps en temps ? On dépense des fortunes en chauffage.

McKenzie ne répond pas. Cette manie qu'elle a de laisser toujours ouvert, de ne jamais fermer non plus ni les stores ni les rideaux remonte à sa plus tendre enfance. C'est une source constante de disputes avec sa mère.

— Où est-elle passée, ta créature ? demande son père. Sous le lit ?

McKenzie hoche la tête et il s'accroupit, soulève la couverture, inspecte le dessous du sommier.

— Pas un chat.

— Je l'ai vue, papa.

Il relève la tête et lui lance un curieux regard.

— Je ne dis pas que tu ne l'as pas vue, mon cœur, répond-il en arpentant la chambre, regardant sous le bureau, ouvrant le placard pour le soumettre à une fouille en règle puis chaussant ses lunettes avec lenteur avant de se remettre à genoux pour palper les plinthes.

— Pas un chat.

La salle d'eau, maintenant. Il allume en entrant. McKenzie et sa mère se pressent derrière lui, scrutant la cabine de douche et les toilettes qui scintillent dans la lumière électrique.

— C'est une grosse bête, murmure McKenzie. On la verrait.

Son père ouvre le meuble de toilette et passe la main sous l'évier, se penche pour mieux l'inspecter.

— Toujours rien.

— Il n’y a pas un trou par lequel elle aurait pu passer ?

— Je ne vois rien de tel.

L’inspection se prolonge un moment, puis son père s’assied en tailleur sur le carrelage et se frotte les yeux.

— Écoute, mon cœur, je ne sais pas quoi dire. Vraiment. Tu veux dormir avec nous ?

— Ça devait être un cauchemar, alors, répond McKenzie en se mordant les lèvres. Non ?

Elle a dû rêver. Et puis le rêve s’est introduit dans la réalité. Elle en est certaine. Ça arrive. Et on ne fait pas toujours la différence.

— Non, je vais rester dans ma chambre.

— Tu veux qu’on te tienne compagnie un moment ?

Sa mère sort du placard deux couvertures et des oreillers, et se cale avec son père contre le lit. McKenzie se recouche en chien de fusil, le regard perdu dans le vide. C’est vraiment un lézard qu’elle a vu tout à l’heure ?

Elle ferme les yeux et songe à India, son amie qui vit de l’autre côté du lotissement. Ni elle ni McKenzie n’ont de petit copain : aucun garçon ne les a jamais trouvées fréquentables de ce point de vue. India est somnambule et de temps en temps elle se retrouve dans des endroits bizarres, genre le garage, ou même au fond de son jardin, à fixer le torrent qui coule en contrebas du talus, derrière les maisons. Pour la mère d’India, c’est la fois où ils ont eu le plus peur.

Est-ce ce qui est arrivé aussi à McKenzie ? Elle aurait marché dans un demi-sommeil vers la chambre des parents ? Et le lézard ne serait que le produit d’un rêve ?

— Elle dort ? chuchote sa mère.

McKenzie pourrait rouvrir les yeux et répondre : « Pas encore, mais vous pouvez partir », pourtant elle ne bronche pas. Ses parents se sont toujours plus inquiétés pour elle que pour les garçons. Une différence de traitement dont elle aimerait connaître la raison.

Suit un long silence. Elle sent le regard de ses parents peser sur elle et continue à respirer lentement, régulièrement.

— C'est bon, dit son père, qui bâille avant de se relever.

Sa mère en fait autant un instant plus tard, puis semble prendre tout son temps pour ranger les couvertures dans le placard : elle est abonnée au club des maniaques.

C'est seulement sur le seuil que sa voix se fait entendre en un murmure imprégné de tristesse :

— Scott, j'ai l'impression que ça recommence. Pas toi ?

2

Spider ignore toujours pour quelle raison énigmatique la famille s'est trouvée réunie au cœur du désert : ses membres sont si différents les uns des autres ! Du bas au sommet de l'échelle sociale, de l'Amérique latine au Sri Lanka et plus loin encore ; ils viennent de partout. C'est une expérience. Le pire, c'est que lui sait qu'il ne devrait pas être des leurs.

Spider est un tueur, un tueur froid et méthodique, et il n'arrive pas à comprendre pourquoi et comment il est possible que personne ne s'en soit aperçu.

Ce soir, il arpente cependant le plus grand module de la Hutte, où Amasha réprimande le petit Cairo d'un index sévère pour avoir voulu faire l'intéressant, une fois de plus. Elk est dans la cuisine, une veste en fourrure sur le dos en dépit de la chaleur. Il a plus de 60 ans, une allure de Viking, et son long catogan gris est noué d'un boyau de kangourou. C'est le cuisinier et le bouclier : la famille entière pourrait se réfugier derrière son imposante carcasse.

— Où est Tita Lily ?

— Dans l'habitable du fond, avec Forlani. Hérissée d'épines de cactus. Apporte-lui ça, qu'elle le boive, dit Elk en tendant à Spider un verre plein d'un alcool fluide et doré.

Forlani, l'adolescent au corps d'enfant, est l'homme-médecine de la famille. Spider le retrouve au chevet de Tita Lily couchée sur un banc. Penché sur elle, le garçon est armé d'une pince à épiler qu'il a trouvée dans une ville alentour. Le chapeau

de Tita Lily traîne par terre, ses lunettes de soleil sont de travers et son rouge à lèvres, habituellement impeccable, lui macule le bas du visage.

— Spider, je t'en supplie, non. Je ne ressemble à rien.

— Et moi, tu ne m'as jamais vu ne ressembler à rien, peut-être ?

Tita Lily est née aux Philippines dans le corps d'un homme. Elle a les cheveux longs et s'est fait implanter des seins ronds comme des oranges, qu'elle apprécie pour la manière dont ils meublent ses robes.

Celle du jour est d'ailleurs le sujet d'une dispute avec Forlani : elle refuse qu'il en soulève le bas.

— Je ne me suis pas rasée, bon Dieu. Je ne me suis pas rasée !

— Mais il faut que j'enlève ces épines. Lily, c'est sérieux. Il faut que je les enlève.

— OK, OK, halète Lily. Mais promets-moi un truc. Quand tu auras fini, tu me raseras ? Hein ? Promis ?

— Promis.

Spider s'assied près de Lily et lui tient la main tandis que Forlani s'installe le plus confortablement possible pour procéder à l'extraction des épines et à la désinfection des blessures, qu'il faudra ensuite bander. Quand l'adolescent avait 5 ans, son oncle lui a cassé les jambes dans un verger de mûriers, en Roumanie. Cinq fractures en tout, qui n'ont jamais complètement guéri et intriguent Splendour, la petite fille, qui demande parfois à Spider pourquoi ce n'est pas plutôt Forlani qui porte ce surnom, Spider.

« C'est lui qui ressemble à une araignée. Pas toi », chuchote-t-elle tout bas.

Mais Forlani a un don de guérisseur, il sait quelles plantes utiliser et son instinct lui indique toujours où se trouve l'infirmierie dans les hôtels abandonnés que la famille explore. Après six mois dans ce désert, il a recueilli des cargaisons de pilules, de flacons, de plantes médicinales et de bandages. C'est en

soignant les autres qu'il arrive à survivre, et Spider se dit que c'est le compagnon qui lui importe le plus. Peut-être autant que Nergüi autrefois.

En dépit des contorsions de Tita Lily, Forlani parvient à presser les chairs où se sont logées les épines et à en extraire cinq, puis six, qu'il dépose sur une soucoupe. Mais la dernière lui résiste.

— Ça va, Tita ?

— Non, râle-t-elle en tournant la tête en tous sens. Ça ne va pas du tout.

Forlani accroît la pression du bout de sa vieille pince à épiler. La plaie saille, grasse et rouge, mais le dernier piquant reste inflexible.

— Il est trop enfoncé, Lily.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

Il secoue la tête, se redresse en se frottant la nuque. Ne pas pouvoir aider les gens le bouleverse.

— Ton corps l'expulsera en temps et en heure. Ça ne devrait pas tarder.

Tita Lily se tamponne les yeux à l'aide d'un mouchoir en dentelle d'une blancheur miraculeuse.

— Bon, reprend Forlani à voix basse. Maintenant, je peux te raser... D'accord ?

Spider est fatigué. Il dîne avec les autres ; les enfants ont apporté son repas à Tita Lily dans l'habitacle où elle dort. Il est temps pour lui de se retirer dans son propre module. Cela fait presque trente-six heures qu'il est debout. La nuit qui vient marque la fin du cycle de quarante-huit heures : c'est la « nuit grise », comme ils l'appellent, qui succède toujours à une « nuit blanche ».

Spider s'étend quelques minutes la porte ouverte, bercé par la voix des membres de la famille qui partagent une plateforme de repos suspendue au-dessus du sol. Splendour a encore attrapé un coup de soleil – elle a le teint si pâle –, mais personne,

ni Forlani ni Amasha, ne peut la convaincre de s'enduire de crème solaire.

Noor parle à présent du sable.

— Il va falloir que vous vous durcissiez la plante des pieds si vous ne voulez pas passer votre temps à vous plaindre, dit-il.

Mais Madeira l'interrompt d'une remarque hilare.

— Vieux, ça fait six mois que tu nous sers la même rengaine. Ça part d'un bon sentiment mais tu pourrais peut-être changer de disque, non ?

Bercé par ces dialogues, Spider s'endort, mais une inquiétude frémissante le réveille en pleine nuit. À en juger par les constellations qu'il voit par la fenêtre, l'aube n'arrivera pas avant deux heures. Il fait froid, et Spider reste couché quelques minutes, à sonder ses rêves. Il lui semble avoir entendu du bruit dehors. Il s'agenouille pour regarder à travers la grossière ouverture pratiquée dans le métal et pourvue d'une vitre au verre grêlé. Pas une lueur à l'horizon. Bien que, selon les estimations de la famille, il y ait une cinquantaine d'autres groupes dans le désert, la nuit la plupart respectent l'extinction des feux.

L'Étoile Polaire scintille dans la voûte céleste, mais il ignore comment interpréter sa position. Celle qui sait lire les constellations et navigue à l'instinct est partie en mission d'Éclaireuse ; elle n'est pas là pour l'instant, et Spider n'a pas eu le temps de travailler sur l'horloge qu'il essaie de reconstituer.

Inspectant lentement du regard les terres nues, il espère entrevoir une ombre, un indice. Parmi les villes que la famille a déjà explorées, certaines sont parsemées de lumières minuscules, d'autres sont obscures et mortes. Il survole les plaines hérissées d'arbres de Josué squelettiques, les dunes au sud. Plus à l'ouest, une forme sur l'horizon précipite les battements de son cœur. Il remet vite la main sur ses jumelles. Lorsqu'il les a trouvées à Abu Dhabi, sous une voiture de course abandonnée, elles étaient dans un piètre état, mais avec un bon chiffon et des soins répétés elles sont devenues utilisables. Il les règle en tremblant.

Un nuage de sable s'élève à une vingtaine de clics.

Des Djinnis. Ou plutôt des Pretas, comme les appelle Amasha – les fantômes affamés. Oui, les bouddhistes croient aussi aux fantômes affamés.

Ils grouillent mais semblent errer. C'est la première fois qu'il voit ça. D'habitude, ils sont rapides comme l'éclair et ne laissent dans leur sillage qu'un tourbillon de sable. Cette nuit, on dirait qu'ils avancent sans but. Comme s'ils jaugeaient les possibilités, scrutant le désert à la recherche d'une destination.

Spider enfile à la hâte ses brodequins, s'emmitoufle dans sa couverture, descend discrètement de sa couchette et s'engage dans le couloir en frôlant les murs : la voie est de plus en plus étroite, de plus en plus tortueuse. Au plus profond de la Hutte, tout paraît organique : les parois sont incurvées, torves, les plafonds plongent et leur hauteur parfois se réduit au mètre. Mais tout cela est étayé par une solide structure qui fait de cette construction précaire surplombant le désert un refuge inestimable. Les parois en bois sont bosselées comme des quartiers d'orange ; il en émane des effluves rassurants de cacahuète grillée.

Spider longe sur la pointe des pieds la plate-forme de repos de la famille : un immense matelas circulaire où dorment les uns contre les autres, en rond, comme des porcelets, ceux qui ne se retirent pas dans leur habitacle personnel. Leur respiration, leurs reniflements assoupis le poursuivent jusqu'à l'étage supérieur, où est située la salle commune qu'ils occupent dans la journée, une pièce dont Spider, Noor et Tita Lily ont été les architectes et les bâtisseurs.

Elle est gigantesque, cette salle : vingt mètres sur vingt, et si haute de plafond qu'elle surplombe l'enceinte. Il s'y trouve d'immenses tables, des coussins, quelques matelas d'appoint. Tout le long du mur, à l'est, s'ouvre une série de petits balcons en arc de cercle. Au-dessus, les volets baissés à la nuit, se dresse une tour de guet polygonale semblable à une lanterne. On ne peut y accéder que par un escalier en colimaçon. Les parois sont

transparentes, faites d'un astucieux polymère à la fois résistant et souple. Quand on s'y adosse, le matériau s'incurve légèrement sans jamais céder.

En montant dans la tour, Spider distingue tout juste son reflet dans les vitres obscures. Les Djinnis sont toujours là, filant encore au loin, au-delà des dunes. Trop loin pour qu'on puisse les entendre ou chercher à comprendre leurs intentions. Spider s'accroupit au pied de la paroi et y enfonce les genoux pour surplomber le vide vertigineux. Avant qu'il puisse faire la mise au point sur les Djinnis, ceux-ci s'élancent.

Un mouvement si rapide qu'il sursaute et manque lâcher ses jumelles. Les Djinnis fusent au-dessus du désert, les rapprochant des dunes, suivis comme à leur habitude par ce tourbillon de sable qui les voile afin que nul ne puisse jamais les voir. Le cœur battant, Spider se redresse immédiatement et sa main se plaque d'instinct sur l'étui de son coutelas, sanglé à sa cuisse.

Les Djinnis contournent les dunes et semblent se diriger vers le nord, où s'étend un immense lac salé que la famille a surnommé « la Virgule ». Ils peuvent parcourir un kilomètre en quelques secondes. Spider se déplace à pas lents dans la tourelle en suivant des yeux leur progression : ils bifurquent vers l'est, le long de la plaine aux arbres de Josué, puis filent droit vers le nord – vers la Hutte.

Il n'aura pas le temps. Pas même une seconde. Avant qu'il puisse prévenir les autres, les Djinnis ne sont plus qu'à un clic de la tour, soulevant les sables dans un puissant tourbillon. Tandis qu'ils foncent plein nord, galopant sur la vaste étendue qui sépare la Hutte de la ville la plus proche, Spider dégringole de l'échelle et se rue sur un balcon, dont il ouvre les volets.

La nuit est fraîche, le ciel noir ; l'air sent la sève – l'odeur des lattes de bois brut du plancher sous les pieds nus de Spider. Le coutelas entre les dents, il suit du regard les Djinnis, qui viennent de disparaître derrière la Virgule.

Lorsqu'ils atteignent les rives du lac, leur comportement change : ils ralentissent puis s'arrêtent dans une immense gerbe

de sable. Ils sont encore trop loin pour qu'on puisse les distinguer avec précision. Dans la famille, personne n'a jamais vu de Djinni et Spider ne saisit à cet instant qu'un trop bref aperçu de leur silhouette : blanche, et d'une effroyable maigreur. Ils sont beaucoup plus grands que les humains.

Il bat immédiatement en retraite vers la salle commune et se hâte de refermer les volets. À peine a-t-il tiré les battants que le nuage de sable se rue vers la tour et cogne contre la rambarde dans une plainte funèbre, aiguë. En nage, parcouru de spasmes, Spider lutte avec la barre des volets. Il parvient enfin à l'ajuster quand un choc violent, sonore, se réverbère dans la Hutte, dont les fondations tremblent si fort que la vaisselle s'entrechoque dans la cuisine.

Il se fige, les mains plaquées sur les volets. Un Djinni a percuté le bouclier de la Hutte. Fouetté par une giclée d'adrénaline, Spider inspire profondément. Un deuxième choc retentit, une deuxième secousse les ébranle. Cramponné au volet, Spider serre les dents sur son coutelas. C'est la première fois qu'un Djinni s'attaque à leur refuge, et même la première fois que l'un d'eux s'en approche à ce point. Le cou tendu, il voit l'une des créatures changer de direction et repartir vers la Virgule.

— Spider ?

Il pivote vers la droite. Grand, les yeux sombres, écarquillés, Noor vient de faire son apparition. Il est torse nu, vêtu de son seul pantalon. Spider n'arrive toujours pas à se fier à ce type.

— Qu'est-ce que c'était que ce boucan ?

— Un Djinni, répond Spider après avoir ôté le coutelas de sa bouche. Il s'est jeté sur la Hutte.

— *Hein ?* Mais ils ne peuvent pas grimper dessus.

— Je sais. Il s'est jeté contre la paroi. Ils ont dû flairer quelque chose.

— T'es sorti ?

— Un quart de seconde, même pas. Enfin, merde, quoi ! Ce n'est pas la première fois qu'on les voit. Ils n'avaient jamais fait un truc pareil. Ils ne nous sentent pas.

— C'est le sang de Tita Lily, peut-être, non ?

— Ce n'est pas la première fois non plus que notre sang coule au pied de la tour... Le jour où Hugo s'est coupé, dehors, et puis quand...

Il aimerait prononcer le nom de Nergüi mais n'y parvient pas.

— Non, ce n'est pas la première fois que quelqu'un saigne.

Elk penche la tête au-dessus de la plate-forme de repos. Ses longs cheveux gris pendent sur ses épaules nues et musclées.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Spider pose l'index sur ses lèvres et secoue la tête.

— Les gosses sont réveillés ? chuchote-t-il. Il faut qu'ils se recouchent, là.

— Bien sûr. Amasha est avec eux. Elle saura les convaincre.

Hugo, l'Anglais au visage rond surmonté d'une tignasse blonde, surgit de son module en se grattant le ventre, visiblement ahuri. Il ressemble à un husky avec ses yeux bleus et son nez bourgeonnant, veiné de rouge. Puis Madeira apparaît à son tour, en pyjama blanc, le cigare sur l'oreille : tous les adultes excepté Forlani, Amasha et Tita Lily sont à présent regroupés dans la salle, échangeant des murmures effrayés près de la fenêtre, par laquelle ils cherchent à distinguer ce que cache la nuit.

— La tour a tremblé de haut en bas, chuchote Madeira, perchée sur la pointe des pieds, en appui contre la vitre. Ils sont encore là ?

Impossible d'apercevoir de la salle les alentours de la Hutte. Spider remonte dans la tour de guet et s'enfonce du mieux qu'il peut dans le polymère : il n'a guère plus de succès. De toute façon, le silence est revenu ; au loin, à l'horizon, vers la ville aux gratte-ciel qu'ils n'ont pas encore explorée s'élève un nuage de sable semblable à ceux que soulèvent les Djinnis quand ils ont attrapé une proie. Parfois, lors des nuits grises, une victime suffit à les rassasier.

Quelqu'un tapote sur les montants du colimaçon. En baisant la tête, Spider aperçoit Noor et descend de la lanterne pour

s'engager à la suite du jeune homme dans les étroits couloirs de la Hutte. On n'y voit presque rien dans le vestibule, qui ne peut pas les contenir tous, si bien que Spider doit rester accroupi près de l'immense porte, une couverture sur la tête et l'oreille plaquée au battant, pour écouter ce qu'il se passe au pied de la tour pendant que les autres attendent au niveau supérieur. Hormis Noor, qui s'est éclipsé et revient bientôt avec un arc et un grand sac dont il ouvre la fermeture éclair. Le visage grave, il distribue aux membres de la famille des coutelas et des lances avant de rejoindre Spider quelques marches plus bas.

— Tu entends quelque chose ?

Spider fait signe que non.

— Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là, ajoute-t-il dans un souffle. J'ouvre ?

Noor le dévisage, les narines palpitantes, frémissantes.

— Non.

Curieux, songe Spider. Si Noor était certain que les Djinnis ne sont pas entrés dans l'enceinte de la Hutte, il n'aurait pas peur d'ouvrir. Mais peut-être pense-t-il trouver un Djinni accroupi sur la grande échelle, de l'autre côté du sas ? Curieux également cette déférence que tous manifestent à Noor dans la famille, comme si sa seule beauté lui conférait quelque autorité.

— Pourtant, on ne risque rien à l'ouvrir. Ce n'est pas la première fois.

— Non, répète Noor en s'asseyant face à Spider sur l'étroit passage qui sépare la porte des murs du sas.

Spider l'enveloppe d'un long regard. Nergüi, ce combattant aguerri, lui manque.

Personne n'apprécie Hugo, trop gâté, trop privilégié, trop anglais, trop familier des terrains de cricket et des soirées dans la jet-set. Et, s'il est si antipathique, c'est qu'il est présomptueux et ne cesse de parler de ses prestigieux diplômes. La beauté et l'aisance de Noor font au contraire oublier ses origines bourgeoises, ce qui ne l'empêchait pas de détester Nergüi, pour des raisons que Spider a du mal à comprendre. Parce que

Nergüi était plus grand, ou plus musclé, ou plus... ? De son côté, Spider jalouse Noor, ce golden boy élevé dans la soie, ce fils d'ambassadeur pakistanais qui, au cœur du désert, garde toute son assurance alors que Spider n'a rien d'autre à y traîner que son terrible et sordide secret.

Le sac de Noor contient également des hampes de flèche en bois et des pointes métalliques, ainsi que deux imposantes épées berbères trouvées dans une casbah abandonnée près de Ouargla. Il en tend une à Spider, qui l'attrape avant d'en inspecter la lame, s'arrache un cheveu et l'étire sur le tranchant de l'arme coincée entre ses genoux. Il faut une certaine pression pour le couper.

— Émoussée ? demande Noor.

— En effet.

Noor extrait du sac une pierre à aiguiser, un gros caillou contenant de la spessartine : Spider l'a découvert près du rivage de la Virgule, où ses reflets rouges dans la lumière de l'aube lui ont rappelé qu'un jour un adjudant de la Légion étrangère lui en avait montré un spécimen. « On l'appelle aussi "grenat mandarin", et cela fait une excellente pierre à aiguiser », avait-il précisé. Spider a ramassé le caillou et l'a taillé pour Noor, le maître armurier de la famille.

Pendant que Noor affûte une lame, Spider monte quelques flèches avec du fil de nylon en lançant de temps à autre un regard à son compagnon, jusqu'à ce que celui-ci hausse les sourcils, interloqué.

— Ouvre l'angle. Il te faut vingt degrés de plus, explique Spider.

— Comme ça ?

— Encore un peu plus. Et passe la lame de la garde à la pointe.

Mais Noor ne comprend visiblement pas la consigne.

— Attends.

Spider pose les flèches et s'empare de l'épée, dont il passe doucement la lame sur la pierre, jusqu'à la pointe, avant de la retourner pour faire subir le même traitement à l'autre côté du

fil. De temps en temps, il s'interrompt et tend l'oreille vers le sas. Pas un bruit au-dehors. Lorsqu'il en a fini, il soumet son œuvre au test du cheveu. Cette fois, la lame est acérée comme celle d'un rasoir.

— La mienne, maintenant, dit Noor en lui tendant l'autre épée. Tu les as vus ?

Spider se fige, secoue la tête.

— Pas plus que les autres fois. Ils sont trop rapides.

Il prend l'épée de Noor et l'aigüise un bon moment, sans cesser de tendre l'oreille. Il ne tremble plus, mais chaque fois qu'il se représente ce qui pourrait se trouver de l'autre côté du sas, un torrent d'acide lui parcourt les veines. Chamelle est restée en bas. Si l'expérience semble indiquer que les Djinnis ne s'intéressent pas au bétail, rien cependant n'est acquis dans le désert.

L'épée aigüisée, Spider la rend à Noor, qui la pose sur ses genoux. À l'étage, les autres se sont tus. La fatigue les accable tous. De part et d'autre du sas, les deux hommes aux aguets se dévisagent, prêts à réagir à la moindre alerte.

Ils demeurent assis dans le silence tandis qu'au-dessus d'eux le reste de la famille succombe peu à peu au sommeil. Bientôt, Noor s'assoupit à son tour. Les paupières lourdes, il se tient les épaules droites, dans la posture du guerrier, les jambes écartées, serrant à deux mains la garde de l'épée.

Spider cligne des yeux, qui lui piquent ; les deux dernières journées l'ont épuisé lui aussi. Si les Djinnis sont encore au bas de la tour, s'ils essaient de prendre d'assaut leurs défenses, ils feront tant de bruit qu'il se réveillera, se rassure-t-il. Il aura le temps de s'extraire du sommeil, de se préparer. L'aube ne devrait plus tarder maintenant – la nuit va prendre fin.

Dernière pensée avant de sombrer : la famille est sortie plus d'une fois sur les balcons au cours des nuits grises sans que les Djinnis ne les flairent jamais. Et le sang a déjà coulé ici.

Quelque chose a dû changer. Mais quoi ? Il s'endort avant d'avoir pu répondre à cette question.